

Origines de la Mission (suite)

En route pour Siao-Weisi

Ces quelques jours d'arrêt forcé à Weisi furent bienfaisants, puisqu'ils nous permirent de nous reposer après un long et pénible voyage et de nous rééquiper. Nous nous sentions surtout pénétrés d'un agréable et réconfortant sentiment de sécurité, dans cette région où travaillent des missionnaires. Car il est vraiment pénible de sentir sans cesse la crainte du « brigand ». En certains endroits, on le devine caché dans les bois, au fond des ravins, sur la montagne, surveillant le moindre chemin, et prêt à fondre sur vous au moment où vous ne songez pas du tout à vous défendre. Tout le révèle : les maisons barricadées dès la chute du jour, les précautions des habitants qui entr'ouvrent seulement leurs portes, les conseils que donne à vos hommes le maître de la maison. A Weisi, toutes ces inquiétudes s'évanouissent. Seule la présence des missionnaires assainit le pays. C'est du moins notre impression en arrivant dans les Marches thibétaines du Yunnan. N'était-ce qu'une douce illusion provoquée peut-être par la sympathie spontanée que nous éprouvions pour notre futur champ d'apostolat ?... Je n'oserais affirmer le contraire. Toujours est-il que, alertes et joyeux, insoucians comme des écoliers en vacances, nous nous mettons en route pour Siao-Weisi. Cinquante-cinq kilomètres à parcourir, soit un jour pour le piéton pressé et un et demi pour les caravanes. Il faut se diriger vers le nord, suivre la rivière du « printemps éternel » pendant huit heures et remonter ensuite la rive gauche du Mékong.

Il est 7 h. 30 du matin. Par un temps couvert, notre petite caravane se met en branle. Les quelques chrétiens de Weisi qui ont assisté à la messe saluent les voyageurs, tandis que les enfants nous accompagnent jusqu'au pont qui franchit la rivière. Nous suivons le sentier qui la longe, tantôt large, tantôt étroit, bordé de buissons qui accrochent le passant. On ne les coupe que si un mandarin ou quelque autre important personnage doit passer par là. C'est donc à ce moment qu'il serait opportun de se mettre en route.

Une heure après, nous atteignons La-Ho-Tchou, village dont le nom indique qu'on y avait la coutume barbare de donner vivants aux pourceaux les enfants dont on voulait se défaire. Heureusement, elle n'existe plus de nos jours !...

De nombreux voyageurs se dirigent vers Weisi, centre commercial de la région, où se tient le marché. Les différentes races du pays s'y rencontrent pour échanger leur marchandise : toiles, cadenas, allumettes,



Siao-Weisi :
1750 m. d'altitude et le
Mékong qui, « modeste
et limpide, se faufile entre
deux haies de buissons »

pacotilles du dehors, vendus par les Chinois aux Thibétains qui fournissent à leur tour des plantes médicinales, des fourrures, du safran, du sel. Les Lissous apportent du bois, du charbon, du miel sauvage.

C'est un agréable passe-temps, surtout, que ce marché régional : on y apprend les nouvelles que ne sauraient colporter ici les journaux, la radio, le télégraphe et le téléphone. La plupart du temps, ces nouvelles sont fausses, mais qu'importe ! ce sont des nouvelles et on en est avide...

En route, nous rencontrons parfois des Chinois qui « coupent le marché », coutume courante sur tous les chemins qui conduisent à la ville. Beaucoup d'indigènes se laissent séduire par ces premières offres, inférieures, il est vrai, à celles du marché, mais qui leur permettent de vendre à coup sûr leurs marchandises et de retourner sur leurs pas ou d'avoir devant eux la journée entière pour « boire » le produit de la vente, comme le fait couramment le Lissou. Cette façon d'opérer est lucrative autant qu'intéressante lorsqu'il s'agit surtout de marchandises rares et chères comme la cire d'abeilles, le poisson frais, etc. Mais on prétend qu'un mandarin, sollicité par les riches commerçants de Weisi, interdit cet usage, ou plutôt ce désordre.

Malgré l'état rudimentaire de la piste, on s'aperçoit bien vite que nous cheminons sur une artère importante. C'est, en effet, la « route internationale » entre la Chine, le Thibet et la Haute-Birmanie. Nous sommes agréablement surpris de constater que tous les passants nous saluent et amorcent volontiers une conversation en chinois, en thibétain ou en lissou. Nous tâchons de deviner le sens de la conversation, grâce aux gestes qui la concrétisent, et nous nous amusons à retenir quelques mots à consonances européennes : c'est une façon de se distraire au cours de ce long voyage en pays inconnu et d'apprendre quelques mots des langues qui s'y parlent.

Mais nous marchons depuis 4 heures. Hommes et bêtes ralentissent le pas, c'est le moment de faire halte pour le dîner. Nous nous installons sur une prairie en bordure de la route. Les boys allument le feu. En

un clin d'œil le thé beurré est prêt, qui nous aidera à avaler le riz, les légumes et les viandes froides composant notre repas. Bientôt les bêtes sont rechargées, nous nous remettons en route et ne tardons pas à arriver au village de Ka-ka-tang, étape ordinaire de ceux qui font le voyage en sens inverse. Sans nous arrêter, nous poursuivons, en deux heures de marche, jusqu'à Anando.

Anando

Il n'y a plus d'auberge, dans ce pays. Ce sont les particuliers qui reçoivent les passants. L'indigène qui nous hospitalise ne paraît pas de bonne humeur. Une querelle de ménage en est cause. Dans sa cour, nous quittons nos montures, sous une avalanche de malédictions et d'injures à l'adresse de sa femme, de ses enfants, de ses domestiques. Que ne pouvions-nous comprendre son langage !... la scène eût certainement gagné en pittoresque !... Cependant, il nous fallut, bon gré mal gré, supporter les conséquences de cet orage. L'homme courroucé, refusant de nous loger dans la meilleure de ses granges, ne nous céda qu'un grenier exigü où nous avions à peine la place d'allumer notre feu et d'étendre nos couchettes sur le sol. Impossible aussi d'obtenir, pour nos mulets, la paille et le picotin nécessaires. Nos hommes les achetèrent au dehors. De plus, la pluie qui n'avait cessé de tomber toute la journée nous inondait sans peine à travers les bardeaux parcimonieusement placés au-dessus de nos têtes, en guise de toit. Dans ces conditions, la nuit fut particulièrement pénible. Trempés par la pluie, gênés par la fumée, incommodés par les rats qui grignotaient des noix de fer et par les poules caquetant sur les poutres du toit, il nous fut impossible de fermer les yeux. Vers deux heures du matin, un coq s'étant mis à chanter, l'un de nous, agacé, le saisit par son appendice caudal qui lui resta dans la main tandis que l'animal s'enfuyait, avec ses congénères, en piaillant à qui mieux mieux. Ce bruit réveilla notre hôte qui sortit lui-même en

*Tandis qu'en Indochine le Mékong
est devenu, par ses dimensions et
son importance, un « Lac en mar-
che vers la mer... »*



criant : « Au voleur ! » Bref ! un beau vacarme qui provoqua chez nous le plus désopilant fou-rire et nous aida à trouver moins longue une nuit si incommode.

Inutile de dire qu'après un sommeil si peu réparateur, nous fûmes heureux de nous lever de grand matin. Rapidement, le départ s'organisa.

A mesure qu'elle se rapproche du fleuve, la vallée se resserre. A quelques minutes du confluent, le sentier franchit des gorges dangereuses. Nous déjeunons avant d'y pénétrer. La pluie ayant cessé, nous sommes heureux d'étendre au soleil nos vêtements mouillés et jouissons de ce bienfaisant repos. Toutefois, il serait imprudent de nous attarder. Un de nos petits chevaux s'échappe, court dans les champs, descend à la rivière et remonte au village. Il nous fallut une bonne demi-heure pour le ramener. Par représailles, il jeûna son picotin. Je lui aurais volontiers infligé double punition en le montant aussitôt, mais on ne peut, sans danger, traverser les gorges à cheval.

Le Père nous fit remarquer, au passage du défilé, les sources d'eau chaude (50 degrés environ) et sulfureuse où les Lissous viennent se baigner au jour de l'an. Ces bains sont très efficaces contre les maladies de la peau.

Devant nous chemine une caravane thibétaine. En voulant la dépasser, nos bêtes bousculent les leurs ; les muletiers s'injurient et notre brave Houang faillit se battre avec l'un d'eux. Heureusement, tout se borna à des injures et à des cris qui retentissent encore à nos oreilles lorsque nous atteignons, quelques instants après, les rives du Mékong.

Le Mékong

Ce nom résonne bien doux à nos oreilles. Je ne saurais oublier, en effet, l'émotion éprouvée à la vue de ce fleuve dont on nous avait tant parlé, que nous avions suivi sur les cartes géographiques, et sur les rives duquel nous nous établirions sans doute ! Nous fûmes surpris de le trouver si peu large car, dans notre imagination, n'avait-il pas pris les dimensions et l'importance d'un lac en marche vers la mer ? Mais non ! Modeste et limpide — on était en hiver —, il se fauflait entre deux haies de buissons, laissant sur ses deux rives une large place pour les galets et le sable. Par contre, en mai, il reprend facilement son prestige. Enflé par les pluies et la fonte des neiges, il est alors énorme. Nous estimons son volume à dix fois celui du Rhône en été, avec un courant d'au moins dix kilomètres à l'heure. Il est alors extrêmement dangereux et, tandis qu'en hiver on le traverse en barques,

en été on ne se rend sur l'autre rive que par un pont de corde, bien désagréable à franchir. Le pont de corde est la spécialité du pays. Nous aurons l'occasion d'en reparler à propos de nos déplacements par ce moyen plus pittoresque qu'agréable. Pour le moment, nous sommes heureux de n'avoir pas à en faire usage.

Un peu vers le sud, sur la rive opposée, se trouve Kitcha où les missionnaires ont construit une petite résidence. En ce moment, un seul gardien l'habite. Nous atteignons bientôt Pékisuin où réside un chef de district. On reconnaît sa maison aux soldats qui montent la garde devant sa porte. Une rangée d'habitations est construite de chaque côté de la route et, aux extrémités du village, deux portes donnent aux habitants l'impression d'être bien gardés. Hélas ! les remparts n'existent pas et voleurs et brigands peuvent entrer partout.

Pour voir les « étrangers », les habitants, curieux, viennent sur le pas de leur porte. Les chiens aboient et se lancent contre nos hommes qui, d'un geste de bâton, les éloignent sans peine. Soudain, à Péki, nous nous trouvons devant quelques Thibétains qui fléchissent le genou en faisant le signe de la Croix. C'est ainsi que les catholiques saluent les Pères. Ce sont les chrétiens du Père Goré qui, en son nom, viennent nous souhaiter la bienvenue en nous remettant le courrier d'Europe arrivé avant nous à Tsechung. Vite, nous en prenons connaissance. Notre Supérieur, Mgr Bourgeois, nous dispense de la seconde partie de notre mission : retour par le Sikkim.

C'était aussi l'avis de Mgr de Guébriant et Mgr Douanel en avait été lui-même informé. Ce fut une bonne nouvelle, car nous étions déjà bien las.

Tout à coup, des cris attirent notre attention : ce sont des loups qui luttent avec des porcs noirs. Ceux-ci font cercle autour de leurs petits que les félins cherchent à saisir. Un porcelet ayant malencontreusement passé sous le ventre d'un de ses défenseurs, les loups s'en emparèrent et s'en furent le dépecer tranquillement dans les buissons du fleuve. Le cas, paraît-il, n'est point rare ; même des personnes sont attaquées et dévorées par les loups affamés.

Quelques instants après, nous passons au-dessous du cimetière de Siao-Weisi dont nous apercevons déjà les hauts eucalyptus qui encadrent la résidence. Quelques pas encore et, à l'entrée du village, nous sommes reçus très paternellement par le bon Père Goré qui, la veille, était arrivé de Tsechung pour nous attendre et nous introduire dans son fief.